

L'ABEILLE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

POUR LA JEUNESSE



Jésus de Nazareth

L'ABEILLE

**Cette revue approuvée par l'autorité ecclésiastique
paraît tous les mois, juillet et août exceptés.**

PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE
LAPRAIRIE, P. Q.

En vente à nos Procures

(Laprairie, et Trois-Rivières, 248, rue St-Paul.)

BUSTE DU VÉN. DE LA MENNAIS, hauteur 9 pouces, fini en plastique, \$ 0.75 l'unité.

VIE ANECDOTIQUE DU VÉN. DE LA MENNAIS, joli volume illustré, pleine toile, titre doré, pouvant servir de livre de récompense, \$ 0.25 l'unité.

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Prime d'abonnement

Comme l'année dernière, les abonnés, anciens et nouveaux, recevront une belle prime, qui vaut au moins la moitié du prix de l'abonnement. L'image mesure $11 \times 16\frac{1}{2}$ po. *sans compter la marge*. Elle représente la sainte Vierge portant l'Enfant Jésus; on en peut voir une réduction (Regina Mundi) dans le présent numéro de "L'Abeille", avec cette différence que le modèle plus grand que l'on offre reproduit beaucoup mieux les qualités de la peinture à l'huile qui a servi d'original. Les connaisseurs sont unanimes à la préférer à la prime de l'année dernière : "La sainte Famille au travail".

On est prié de spécifier la prime qu'on veut recevoir :

La sainte Vierge et l'Enfant Jésus, 19×24 po., en couleurs.
La sainte Famille au travail, — — —
Jésus de Nazareth, en brun.

Signalez "L'Abeille" à vos Amis.



MOT D'ORDRE

LES VACANCES DE L'ENFANT CHRÉTIEN.

Enfant chrétien,

Voici les vacances ! A cette pensée, tu tressailles de joie, joie indéfinie comme l'espace, immense comme la liberté ; mais en même temps, joie orageuse dont les vagues déferlent violemment sur ton cœur au risque de le bouleverser.

Autour de toi, on est moins enthousiaste de ces semaines de repos. "Ah, les vacances !..." soupire avec anxiété ta pieuse mère, tandis qu'elle suppute les dangers qui te guettent. Le prêtre, confident de les plus intimes secrets, et qui a peut-être reconnu en toi tous les signes d'une vocation d'élite, songe aussi en lui-même : "S'il n'y avait pas les vacances !..." Quant aux maîtres zélés qui, pendant dix mois, ont contribué à faire de toi un bel enfant de Dieu dans sa somptueuse parure de grâce sanctifiante, l'âme angoissée, ils se disent pendant que tu t'éloignes emportant ta brassée de livres et de cahiers : "Ah, s'il fallait qu'il revienne en septembre avec la figure et les haillons d'un prodigue !..."

Non, Enfant, ce malheur ne sera pas le tien, parce que tu es bien résolu de passer les vacances d'une ma-

nière chrétienne. Promets donc sincèrement à Jésus et à Marie d'observer les quatre points suivants :

- 1° Etre fidèle aux pratiques religieuses du chrétien.
- 2° Travailler en union avec Jésus à Nazareth.
- 3° Eviter les occasions du péché.
- 4° Invoquer habituellement la sainte Vierge.

L'enfant chrétien n'ignore pas que la sainte Eglise, au nom de Jésus-Christ, nous fait un devoir grave d'assister à la messe le dimanche et les jours de fête d'obligation. Aussi le voit-on bien assidu à la messe tous les dimanches, sans que même l'idée lui vienne de s'en dispenser, ni que ses parents aient besoin de le pousser à s'acquitter de ce devoir. Loin d'imiter les jeunes gens sans convictions chrétiennes ni honneur, qui se dissipent dans le lieu saint, on le voit suivre les offices dans son livre avec autant de recueillement et de piété que s'il était sous les yeux des maîtres. Dieu est là, Dieu le regarde, et cela lui suffit.

Il sait de même qu'il a besoin de la confession et de la communion puisque ce sont les deux grandes sources habituelles de la grâce. Il détermine d'avance les jours où il se confessera, où il communiera, et il le fait exactement sans y manquer une seule fois. Il n'a pas besoin que sa classe l'y entraîne, que son professeur l'y exhorte, que les règlements l'y poussent; il ne s'informe pas non plus si tel ou tel de ses camarades suit son exemple. Non, il connaît les obligations de son baptême; il est chrétien, il veut vivre en chrétien et rien ne l'empêchera de le faire.

Enfin, parce qu'il a de la noblesse et du bon sens, l'enfant chrétien n'omet jamais ses prières du matin et du soir; il regarde comme une honte, une lâcheté de refuser au bon Dieu les quelques moments qu'on doit lui consacrer dans la prière, alors qu'on a du temps pour manger, pour dormir, pour se livrer au plaisir.

L'enfant chrétien doit travailler pendant les vacances. Si ses forces ne lui permettent pas encore de se livrer à des occupations régulières, du moins il s'emploiera chaque jour à aider sa mère dans les travaux du ménage et il se prêtera volontiers à rendre dans la famille

les services qui seront en son pouvoir. Vagabonder dans les rues au hasard des circonstances, est une honte pour un enfant chrétien et une honte plus grande encore pour ses parents; il se livrera au jeu avec de bons camarades en terrain bien découvert, jamais dans les ruelles ou sous les hangars, jamais surtout après la tombée de la nuit.

Est-il besoin de dire que l'enfant chrétien ne se jette pas follement dans les occasions du mal. Il n'a plus ses maîtres pour le surveiller et ses parents ne peuvent peut-être pas toujours avoir l'œil sur lui. Mais il connaît son catéchisme, il connaît sa religion; les paroles de Notre-Seigneur résonnent à ses oreilles: "Si votre main vous scandalise, coupez-la"; ou bien si c'est "votre œil, arrachez-le;" et il a soin de se tenir éloigné des lieux et des personnes qui seraient pour lui une occasion de chute.

Enfin, l'enfant chrétien n'oublie pas, pendant les vacances, de prier beaucoup la très sainte Vierge. Matin et soir il est fidèle à réciter trois Ave Maria pour obtenir d'être préservé du péché grave. Tous les jours, il trouve dans son cœur assez d'amour et de générosité pour égrener au moins une dizaine de son chapelet. Mais surtout dix, vingt, cent fois le jour, il appelle à son aide sa bonne Mère du ciel.

Enfant chrétien, que Jésus et Marie soient toujours avec toi pendant les vacances!

LA CROISADE DE PRÉSERVATION DE L'ENFANCE PAR L'ENFANCE.

Intention pour juin 1930. — Prier pour que nos enfants et nos jeunes gens restent chrétiens pendant les vacances.

Il serait à désirer que partout on se préparât à surmonter les dangers des vacances par une retraite. Cette retraite est au moins aussi nécessaire que celle de la rentrée des classes. A son défaut, qu'on fasse au moins une fervente neuvaine pendant laquelle on fixera ses résolutions de vacances.

Pratiques recommandées pour toute la période des vacances. — Observer exactement les quatre points suggérés ci-dessus dans le mot d'ordre.

Se dévouer aux intérêts de la Croisade comme on faisait pendant les classes.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE.

Miettes d'Évangiles



“Ramassez les miettes.”

Parabole du Festin des Noces.

Un roi, puissant et magnanime, voulant célébrer les noces de son fils, héritier présomptif de sa couronne, ordonna un grand banquet et lança ses invitations. Puis, quand tout fut préparé, il envoya ses serviteurs appeler à la fête ceux qui y étaient conviés. Aucun d'eux ne daigna faire honneur à l'invitation royale.

Ce refus inexplicable était une insulte grave au souverain : il souffrit de voir le peu de cas qu'on faisait de lui et de son fils. Pour ne pas avoir à subir un tel affront en ce jour qu'il avait voulu si solennel, il envoya d'autres serviteurs, d'un rang plus élevé, avec l'ordre exprès de dire de sa part à ces invités : “J'ai préparé un festin : j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser. Tout est prêt : venez aux noces.”

Le roi comptait que, si l'on ne voulait pas se déranger exprès pour lui faire honneur, on vint au moins pour jouir des splendeurs de la fête.

Mais les invités, comme s'ils s'étaient donné le mot, ne firent aucune attention à l'insistance du roi ; même, pour mieux marquer leur indifférence méprisante, ils s'en allèrent, avec ostentation, qui à leur maison des champs, qui à leur commerce. D'autres plus méchants encore, se saisirent des messagers royaux, leur firent subir plusieurs outrages, et finalement leur ôtèrent la vie.

Quand le roi apprit la conduite indigne et la cruauté de ces gens, il fut transporté d'une juste colère. C'était un cas grave de révolte et de trahison. Sur son ordre, une troupe nombreuse de soldats se rendit sur les lieux, extermina ces meurtriers et brûla leur ville.

Pour que la victoire restât à la bonté, le roi fit appeler ses serviteurs, qui souffraient cruellement de l'affront fait à leur maître. Il leur dit : “Vraiment ceux qu'on avait d'abord invités ne méritaient pas cet honneur. Il ne faut pas que cette

fête ait été organisée inutilement. Mes amis, allez dans les carrefours, parcourez les ruelles, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Non seulement invitez, mais insistez fortement; au besoin, usez d'une douce violence."

Les serviteurs, joyeux de la solution trouvée et toujours empressés d'obéir, firent tant et si bien que bientôt une foule de pauvres gens à l'air minable, mais heureux de l'aubaine inespérée, se pressaient aux portiques grands ouverts du palais royal. Là, on leur faisait endosser le vêtement de rigueur, la robe nuptiale. La salle des noces fut bientôt pleine à déborder des personnes qui se mirent à table.

Quand la fête battait son plein, le roi entra pour voir ceux qui étaient présents et jouir de leur joie. A sa grande surprise, il remarqua qu'un des conviés avait des vêtements malpropres et déguenillés au lieu de l'habit de cérémonie. Etonné qu'on eût méprisé cette règle élémentaire de la bienséance, le roi s'approcha de cet invité malappris et lui dit : "Mon ami, mais comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ?" Le malheureux, tout honteux de sa négligence, ne put même pas balbutier un semblant d'excuse.

Alors le roi dit à ses gens : "Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu sont élus."

• • •

Jésus proposa cette parabole aux Juifs deux jours avant sa mort, alors qu'on tramait sa perte. C'était, de sa part, une grâce miséricordieuse, la dernière, que de leur montrer l'abîme dans lequel ils allaient tomber. L'avertissement solennel resta sans effet.

Plus sensés que ces Juifs aveugles, faisons notre profit de cette parabole, car, au jour où nous avons été faits enfants de Dieu par le saint Baptême, nous avons reçu l'invitation officielle au banquet du Royaume de Dieu.

N'allons pas renier nos droits au ciel, menons une vie conforme aux enseignements de l'Évangile. Le chrétien, sur son lit de mort, est heureux d'avoir servi le Christ-Roi : muni des sacrements de la sainte Église, il attend sa dernière heure avec confiance. Pour lui, la mort est un messenger royal chargé de lui dire : "Dieu qui vous a créés, Jésus-Christ qui vous a rachetés, la sainte Vierge, les Anges et les Saints qui vous ont protégés et que vous avez honorés, vous attendent au ciel dans la gloire de l'éternité bienheureuse !"

Nous sommes "appelés", il ne tient qu'à nous d'être "élus".



La Bonne Mère du Ciel

APPARITION DE LA SAINTE VIERGE À PAUL, PETIT TÊTE-PLATE DU MONTANA.

La sainte Vierge a veillé sur l'Eglise naissante. Elle lui continue sa protection, et prend un soin particulier des nouvelles chrétientés que fondent les missionnaires en pays infidèles.

Quand nos pères établirent Québec et Montréal, des dangers très grands les menaçaient. Bien des fois on crut que c'en était fini de la colonie, mais Marie, invoquée, venait tout sauver. Les protestants de la Nouvelle-Angleterre arrivent-ils du large avec leur flotte, Marie les disperse, ou les brise sur les rochers du golfe. Les Iroquois descendent-ils le fleuve vers Montréal, en troupes nombreuses, pour exterminer l'établissement chrétien, de braves chevaliers de la Vierge s'élancent à leur rencontre, et par leur audace jettent un tel effroi dans le cœur des envahisseurs qu'ils se retirent en disant : "Ces Français sont des géants de courage, nous ne pourrions jamais les vaincre!"

Il y a cent ans, une bande de chasseurs iroquois, descendants convertis de ces mêmes Indiens païens qui avaient autrefois voulu tuer tous les blancs catholiques de la Nouvelle-France, quittait Caughnawaga pour les régions de l'Ouest. L'ancienne passion de la chasse et des aventures attirait ces fils de nomades. Tour à tour, la région des Grands Lacs, les prairies, et enfin les Montagnes-Rocheuses furent témoins de leurs exploits. Descendant le versant opposé, ils trouvèrent, près des Montagnes de la Racine Amère, une tribu très hospitalière, qui les accueillit dans son sein. Ils s'y fixèrent, et dans les années qui

suivirent, ils parlèrent à leurs hôtes de la religion chrétienne : de ses dogmes, de sa morale et de ses fêtes. Bientôt, ce bon peuple crut en Dieu, et désira posséder des missionnaires. Mais où les trouver ? Montréal était trop loin pour songer à s'adresser à son évêque. A mi-chemin il y avait Saint-Louis du Missouri, ancien poste français cédé aux Américains, qui possédait aussi un évêché. Peut-être y trouverait-on une Robe-noire qui consentirait à venir aux Rocheuses. Des ambassadeurs furent dépêchés vers l'évêque ; une fois, deux fois, trois fois, sans succès, les Indiens firent le long voyage. Un quatrième essai ramena le Père de Smet qui prit contact avec les Peaux-Rouges, leur enseigna les premiers éléments de la foi et revint à Saint-Louis quérir l'aide nécessaire à l'établissement d'une mission permanente. La tribu s'établit, près de la ville actuelle de Missoula, dans l'ouest du Montana. Le Père Point dressa le plan d'un village chrétien et bâtit une chapelle, et une résidence pour les missionnaires.

Dans ce village vivait un bon petit Indien nommé Paul, qui se montrait ardent à étudier la nouvelle doctrine. La veille de Noël 1841, quelques heures avant la messe de minuit, l'enfant s'en alla chez un voisin pour y apprendre ses prières, qu'il ne savait pas encore très bien. "En entrant dans le wigwam de Jean, raconta-t-il au Père de Smet, j'aperçus une très belle personne. Ses pieds ne touchaient pas la terre, ses habits étaient blancs comme la neige ; sur la tête, elle portait une étoile et son pied écrasait un serpent qui tenait dans sa gueule un fruit que je ne connais pas. Je voyais son cœur dans sa poitrine, et il s'en échappait des rayons qui brillaient sur moi. En la voyant, je fus d'abord terrifié, mais bientôt la frayeur m'abandonna, mon cœur devint tout brûlant, mon esprit s'éclaircit, et, mon Père, sans que je puisse comprendre comment cela s'est opéré, je savais toutes mes prières.

"Cette personne m'est apparue plusieurs fois dans mon sommeil et en une occasion elle me dit son contentement de voir notre village appelé Sainte-Marie."

Cet enfant connaissait encore très peu sa religion ; il n'avait jamais entendu parler d'apparitions et ne savait même pas si cette personne était un homme ou une femme, parce que l'habit qu'elle portait lui était totalement inconnu.

Le Père de Smet interrogea longuement l'enfant et bientôt, il fut assuré de la réalité de l'apparition de Marie Immaculée à ce petit enfant des bois. Pour remercier la bonne Mère de cette faveur et pour l'honorer dignement, il fut convenu qu'à la Fête-Dieu, le printemps suivant, une statue serait érigée pour commémorer l'apparition de Marie.

Un petit oratoire fut dressé au lieu même où s'était élevée la tente de Jean. De la porte de la chapelle jusqu'à l'endroit béni, on avait préparé un chemin fleuri. Des guirlandes de verdure, des arcs de triomphe rustiques en faisaient l'ornementation.

En tête de la procession flottait la bannière du Sacré Cœur, puis venait Paul, portant la statue; des enfants l'accompagnaient répandant des fleurs sur le passage de la Vierge. Ensuite, venaient les deux prêtres revêtus du surplis et de la chape. Les chefs et le peuple formaient le cortège et chantaient les louanges de la Bonne Mère.

Un des Pères fit un sermon à l'assistance. Il parla de l'apparition, de la bonté de Marie et exhorta ce peuple à placer sa confiance dans le secours de la Mère de Dieu.

Cette tribu est restée fidèle au culte de ses pères : les protestants n'ont jamais été capables d'entamer sa foi. Ne doit-elle pas à Marie cette préservation ? Il faut le croire. Celle qui a veillé sur son berceau, lui continue sa protection. Aussi de quel amour ces bons Indiens n'entourent-ils pas la Vierge ! Ils la prient souvent, et si aujourd'hui encore vous entrez dans leur église vous les entendrez chanter :

Agalaskat m-es-potestem,
Lu stiihemish Marie,
Nem t-shieus es-posemistem,
Lu es-shiit lu in-gamench. (1)

F. CYPRIUS-CÉLESTIN.

Bonne Réplique

Un prédicant, voulant amener des sauvages à se faire protestants, les provoquait à des discussions sur les sujets religieux. Il escomptait une victoire facile à cause du peu d'instruction de ces enfants des bois. Mais le simple bon sens valait parfois mieux qu'une fausse science théologique.

Comme la haine de la sainte Vierge a été, de tout temps, le caractère distinctif des hérétiques, ses attaques avaient souvent pour objet le culte que lui rend l'Eglise catholique.

— Vous priez Marie comme vous prierez Dieu, dit-il un jour à un sauvage, et pourtant elle n'était qu'une simple femme comme celles qui se trouvent dans le fort.

— Est-ce vrai ? demandait avec simplicité l'Indien. Alors seriez-vous assez bon de m'en nommer une qui soit la Mère de Dieu ?

(1) Chaque jour je veux honorer — La Sainte Vierge Marie. —
Toujours je veux la regarder — Comme seule digne de mon amour.



RÉCITS CANADIENS

La première prise de Québec.

David Kertk, né à Dieppe, et ses deux frères Louis et Thomas, étaient passés au service de l'Angleterre. Munis d'une commission du roi d'Angleterre, et accompagnés d'autres Français, protestants comme eux, ils partent de Londres, en 1628, avec une flotte nombreuse. Ils s'emparent de Port-Royal, et viennent s'établir à Tadoussac.

Champlain était à Québec, quand des courriers lui apprennent en même temps et ces tristes nouvelles et l'approche menaçante de la flotte anglaise. Il se trouvait alors dans un nouveau fort plus grand et plus solide; l'enceinte était formée de fascines, de terres et de troncs d'arbres.

Dans ce poste, tout manquait, vivres et munitions. La ration de chaque homme était réduite à sept onces de pois par jour. La terre, restée inculte, n'offrait aucune ressource; on ne pouvait compter sur les sauvages, réduits au strict nécessaire. Les Jésuites, les Récollets et la famille Hébert mirent bien à la disposition du commandant toutes leurs récoltes; malheureusement, c'était peu de chose pour "quatre-vingts bouches, dont les dents, dit Sagard, croissaient comme l'herbe en bonne terre, faute d'avoir de quoi les employer."

Pendant ce temps, la compagnie des Cent-Associés avait bien essayé d'envoyer des hommes et des vivres mais le convoi avait été intercepté par les Anglais à l'embouchure du Saint-

Laurent. L'année suivante, d'autres vaisseaux furent équipés, mais aucun ne put parvenir à destination. En vérité, Québec jouait de malheur.

Champlain, abandonné aux seules ressources de son génie, attendait à toute heure l'arrivée des ennemis. Quelles grandes luttes durent alors agiter son âme vaillante ! Que faire ? Où était le devoir ? Fallait-il se défendre, repousser la force par la force ? Mais comment résister avec une soixantaine de personnes, hommes, femmes et enfants, dans un fort sans vivres et presque sans munitions ? Avait-il le droit de sacrifier inutilement, par une résistance insensée, la vie de ses soldats, des ouvriers et de leur famille ?

Il se demandait, bien qu'il en coûtât beaucoup à sa fierté et à sa bravoure de soldat, s'il ne ferait pas mieux de se rendre à des conditions favorables. Il roulait ces pensées dans son esprit incertain, quand il reçut de Tadoussac une lettre de l'amiral Kertk, le sommant de lui livrer le fort et l'habitation. Champlain répondit : "Les livrer en l'état que nous sommes maintenant, nous ne serions pas dignes de paraître hommes devant notre Roi." Cette fière riposte déconcerta Kertk ; il ne bougea pas, s'imaginant que son adversaire disposait de ressources considérables.

Mais une espèce de fatalité poursuivait cette malheureuse colonie. Champlain était parvenu à construire une misérable barque d'une dizaine de tonneaux. Il charge Boullé d'aller en France pour renseigner le Roi. Quelques jours après, on aperçoit des vaisseaux anglais derrière la pointe Lévis, et une chaloupe s'avance dans la rade, arborant le drapeau blanc.

L'officier, qui la conduit, demande à parlementer et remet à Champlain une lettre, qui lui apprend que la barque de Boullé a été capturée et qu'on sait par ses compagnons la situation désespérée du fort.

On devine l'effet produit par cette nouvelle. La résistance étant impossible, tous sont d'avis d'accepter les conditions de l'ennemi. La capitulation est signée le 19 juillet 1629 ; et le lendemain Louis Kertk prend possession du fort et des magasins. Peu de jours après, Champlain, les Récollets, et les Pères Jésuites, Massé, de Noué et de Brébeuf arrivent à Tadoussac. L'amiral Kertk et le vice-amiral Jacques Michel les y attendaient.

Ce dernier, calviniste dieppois, était venu très jeune au Canada, où il avait commandé un vaisseau de Guillaume de Caen. Plus tard, il s'était vendu aux Anglais. C'est lui qui les conduisit à Tadoussac, au cap Tourmente, dans tous les postes français. Kertk mettait à profit son expérience et son habileté, mais il n'estimait aucunement le transfuge. Les Anglais le méprisaient, tout en le redoutant.

Comme on le pense bien, ce traître calviniste avait la haine du Jésuite. A l'arrivée de ces missionnaires à Tadoussac, il se permet de le accuser d'être venus *convertir les castors* au Canada. L'injure ne pouvait passer sans réplique. Le Père de Brébeuf lui inflige un démenti devant l'amiral, en présence de Champlain et des autres prisonniers français. Ce démenti exaspéra le transfuge; il se lève, hors de lui, menaçant : "N'était le respect dû à l'amiral, dit-il au Père, je vous appliquerais un soufflet pour ce démenti." Et sa fureur s'exhale en de tels blasphèmes contre Dieu que Champlain ne peut s'empêcher de lui dire : "Mon Dieu ! Comme vous jurez pour un réformé !"

— Je le sais, lui répond le forcené, et je veux être pendu, plutôt que de laisser passer la journée de demain sans donner à ce Jésuite la paire de soufflets qu'il mérite !

Le lendemain, la journée se passe, en effet, mais pas au gré de ses désirs. Pour se consoler, il invite ses amis à boire : "Allons, leur dit-il, allons noyer dans le vin la colère que ces hypocrites ont si justement excitée." Ils vont, ils boivent. Le traître boit avec tant d'excès qu'il tombe ivre-mort; deux jours après il fait une fin misérable.

Les Anglais ensevelirent son cadavre sous les roches de Tadoussac. Trois ans plus tard, le P. Le Jeune, venant de France, s'arrêtait quelques jours près de la tombe du renégat, et les sauvages de l'endroit lui apprenaient ce qu'ils avaient fait de son corps : "Ils le détèrèrent, écrit-il, ils le pendirent selon son imprécation, puis ils le jetèrent aux chiens." Le Père ajoute ces graves réflexions : "Il ne fait pas bon blasphémer contre Dieu ni contre les saints, ni se liguier contre son roi, trahissant sa patrie."

Les prisonniers français quittèrent Tadoussac au mois de septembre 1629 et atteignirent Plymouth vers la fin d'octobre. Huit jours après, ils s'embarquaient à Douvres pour la France.

La colonie de Québec si péniblement fondée par Champlain n'existait plus. Elle avait cependant survécu à beaucoup d'orages, pendant plus de vingt ans, grâce aux persévérants efforts de son fondateur. Il fallut, pour la ruiner, quelques calvinistes français, traîtres à leur pays.

Les Pères Jésuites, rentrés en France, gardaient vivant et inébranlable au plus profond de leur cœur le généreux espoir de revoir bientôt la terre tant regrettée de la Nouvelle-France !

D'après le P. de ROCHEMONTAUX.





LE MEDECIN

Nous sommes dans une famille de modestes travailleurs. L'appartement est simple, mais on y vivait heureux jusqu'à ce jour : ces fleurs à la fenêtre, l'oiseau de cette cage, chantent ce récent bonheur. Une enfant surtout égayait la maison. Or voici que ce soir, un mal soudain l'a terrassée. La nuit est venue, où rôdent l'épouvante et la mort. La mort? On sent planer ici sa menace.

L'enfant s'agite dans les convulsions de la fièvre. A la hâte on lui a installé au milieu de la pièce, sur deux chaises, un lit de fortune. Tout est bouleversé dans la maison. A maints détails, un œil exercé peut reconnaître le désarroi que ce mal foudroyant vient d'introduire dans cet intérieur. Vite, le docteur!

Le docteur est là, maintenant. Il a posé son chapeau sur la table, et il s'est assis. Il a donné à la petite malade une potion (la tasse est là, et le flacon). Et il attend. A la lumière de la lampe, dont le chapeau relevé fait office de projecteur, il examine l'effet du remède; il observe surtout les progrès de la maladie sur les traits ravagés et les gestes convulsifs de l'enfant.

D'ordinaire le médecin est plus pressé. Le seul fait qu'il s'attarde si longtemps est déjà un indice peu favorable; mais il restera tout le temps qu'il faudra, car l'heure est décisive. Il sait à quels signes sont liés l'espoir ou la crainte. Et il regarde sans mot dire.

Son calme, son silence font contraste avec l'agitation de la petite malade.

L'inquiétude est peinte manifestement sur son visage et dans son attitude. Mais il se tait. C'est que le père est là, qui suit d'un regard anxieux la scène pathétique, et qui épie sur le front du docteur une lueur d'espoir.

Le pauvre père essaye en même temps de reconforter son épouse par l'appui de sa main virile.

Mais la mère, terrassée par la douleur, courbée sur la table, près de la fenêtre, se cache le visage pour pleurer.

Une attente anxieuse pèse sur les choses et étreint les âmes. C'est l'impression générale qui se dégage de l'heure, et des attitudes des personnages. Le centre d'intérêt est l'oreiller blanc où s'appuie la petite tête fiévreuse. C'est vers ce point que l'artiste a ramassé la lumière, ainsi que sur le visage du docteur.

La scène principale se détache ainsi très bien sur le fond d'ombre où l'appartement est plongé.

Il semble aussi que l'artiste ait voulu, en mélangeant dans des proportions inégales une rare lumière à une ombre dense, exprimer, comme physiquement, ce reste d'espoir qui flotte parmi les ténèbres profondes.



ECHOS DES NOVICIATS

Laprairie

JUVÉNAT

Lampes vivantes.

C'est jour de parler. Les parents sont venus en grand nombre voir leur cher enfant. Les mamans n'ont pas manqué de faire toutes leurs recommandations à leur petit "Frère" : "Si tu es malade, tu nous le diras." — "Voyons, as-tu besoin de quelque chose ?" Puis viennent les demandes de prières : "Prie bien pour toute la famille. Ta tante est malade. Ton père n'a pas d'ouvrage, demande au bon Dieu de le bénir."

D'aucuns mêmes laissent une petite offrande, avec demande de faire brûler des cierges devant le Sacré Cœur, ou la sainte Vierge.

Quel rapprochement symbolique ! L'enfant offert au Seigneur pour lui recommander les intérêts de la famille, et le cierge qui se consume devant l'autel en sacrifice d'impétration ! Il fait plaisir de voir la petite flamme scintiller dans la pénombre du chœur, et l'on s'en va confiant lorsque l'on a offert à Dieu le léger sacrifice qui lui rappellera nos besoins. Peuvent encore plus espérer en la munificence du Maître, ceux qui lui sacrifient des âmes palpitantes de vie divine pour les placer dans le sanctuaire de la vie religieuse. Là, elles intercèdent pour tous ceux qu'elles ont laissés dans les tracasseries du siècle, encore mieux que le cierge qui tient la place du chrétien empêché de rester près de l'autel.

Jésus qui aime tant les petits enfants ne saurait rien leur refuser, particulièrement à ceux qu'on lui donne pour en faire des ouvriers de sa vigne. Heureuses les mamans qui comptent un religieux ou un prêtre parmi leurs enfants ! Dieu les récompensera au centuple en cette vie et surtout en l'autre.

• • •

Saint Joseph nous veut plus nombreux.

Notre céleste Recruteur désire vivement voir notre nombre augmenter de plus en plus. Aussi, pendant le cours de son beau mois particulièrement, ses protégés du jувénat l'ont admirablement

secondé de leurs prières et de leurs sacrifices; en retour, il nous a amené quatorze jeunes gens bien décidés à répondre à l'appel de Dieu. Huit autres sont venus, depuis, se joindre à nos rangs, ce qui porte à 105 le nombre des juvénistes à Laprairie; nous n'avions pas encore atteint ce chiffre.

L'appel à l'apostolat se fait de plus en plus pressant. D'un peu partout nos Supérieurs reçoivent des demandes pour des religieux enseignants.

Aujourd'hui encore, comme autrefois en Judée, la voix du Maître répète les solennelles paroles : "La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa vigne".

Tous les jours, nous supplions notre bon Sauveur par l'intercession de saint Joseph, de mettre au cœur d'enfants généreux les sentiments de piété et de dévouement qui les feront venir, d'un cœur joyeux et décidé, auprès du Bon Maître pour solliciter la faveur d'être admis au nombre des futurs sauveurs d'âmes.

• • •

Mon parterre.

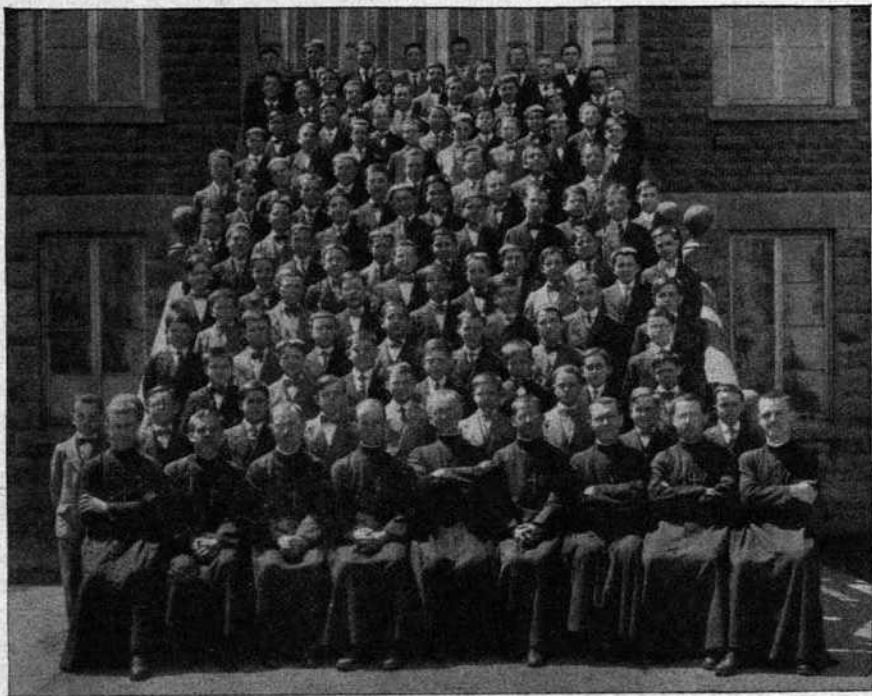
L'étude est attrayante, mais ... les beaux jours venus, il fait si bon se *défumer* au grand air ! La culture des fleurs me captive : aussi, chaque fois que l'occasion se présente, c'est avec un plaisir nouveau, que je me livre pendant une heure ou deux à mon sport favori.

Depuis que je me suis pris à considérer mon nouvel emploi, je trouve de multiples analogies entre les soins dont on entoure le parterre et ceux que requiert le soin de mon âme, jardin du Seigneur.

Dès le mois de mars, semis en couches chaudes : de même, au début de ma vie, le divin Jardinier, après avoir déposé en mon âme le germe des plus belles vertus : charité, patience, humilité, m'a gardé chaudement, jalousement en serre-chaude à la maison paternelle d'abord, puis ici où il me confie à la vigilance des religieux dont je veux revêtir la livrée.

Sous l'influence d'une excellente température, la plante a vite poussé; mais avec elle, la mauvaise herbe apparaît aussi, menaçant de l'étouffer; je suis là, heureusement, pour arracher cette malencontreuse ivraie dont parle l'Évangile.

Entourée de soins assidus, rapidement se développe la plante, il faut la transplanter avec beaucoup de précautions, car après avoir été si bien abritée en couche chaude, elle sera plus exposée aux changements de température; dès la première nuit, la gelée la menace; heureusement pour elle, le soir je la recouvrirai d'une toile qui la préservera. Au juvénat, grâce à Dieu, nous ignorons la plupart des dangers qui nous menacent, mais ce temps ne peut



— GROUPE DES JUVÉNISTES — LAPRAIRIE.

durer indéfiniment; il nous faudra, auprès de nos confrères, entrer en lice pour le salut des âmes. Croissons et fortifions-nous, afin que, protégés par le Seigneur, nous livrions les bons combats sains et saufs.

Soir et matin, j'arrose mes plantes pour que la vie y circule abondante, à l'exemple du Jardinier divin, qui chaque matin abreuve mon âme d'une eau éternelle; maintes fois le jour, il la ravive dans la prière qui l'empêche de s'étioler et de mourir.

Bien que je veille avec un soin jaloux sur mon parterre, il m'arrive parfois de faire de douloureuses constatations : le ver gris y cause en secret des ravages désastreux; plus d'un œillet déjà en boutons a été coupé au pied et gît sans vie sur le sol. En un rien de temps, le misérable orgueil détruit en celui qui se complaît en lui-même le fruit d'un labeur ardu. Il faut donc alors entreprendre, avec beaucoup d'énergie et de constance, la destruction de cet ennemi et nous aurons de belles corbeilles de fleurs à présenter au Maître de la maison quand il viendra; il reposera un regard satisfait sur nos âmes et les transplantera dans son parterre éternel.

• • •

La Saint-Robert.

Le 29 avril nous fêtons la Saint-Robert, en l'honneur de notre dévoué Frère Sous-Directeur.

La reconnaissance inspirait tous les cœurs, car nombreux parmi nous sont ceux qui ont pu, grâce à son enseignement clair, si méthodique, pénétrer avec succès les secrets de l'algèbre et de la géométrie, voire de la trigonométrie.

Merci de tout cœur au Frère Robert qui depuis sept ans se dépense sans compter pour notre bien intellectuel et moral. Nous lui souhaitons encore de nombreuses années au Juvénat de Laprairie.

• • •

Bienfaiteurs de l'Œuvre des Noviciats.

Anonyme de Châteauguay	20	dollars
M. Louis-C. Le Roy, New York	10	—
M. H. Quévillon, Hull	5	—
M. l'abbé Ernest Bernier, curé de St-Jean Vianney, Montréal	5	—
M. Arthur Thibault, Montréal	5	—
Mlle Blanche Plante, Montréal	2	—



La Pointe-du-Lac

Extraits de lettres d'un père à son fils juvéniste :

Mon cher Jean-Paul,

... En ce jour de l'an 1930, ta maman se joint à moi pour te bénir, demandant au bon Dieu de te conserver à Lui et de t'accorder la santé pour poursuivre tes études. J'espère qu'il nous accordera cette grâce qui sera notre joie dans nos vieux jours.

Je suis heureux de te témoigner ma satisfaction de te voir persévérer dans ta belle vocation. Tu ne saurais croire quelle joie et quel bonheur c'est pour un père que de voir son grand garçon entre les mains du bon Dieu dans sa sainte maison. Je le remercie tous les jours de l'honneur qu'il a fait à notre famille, et je lui demande de continuer à verser sur toi, sur la famille et sur mes affaires ses bénédictions de choix; qu'il daigne t'accorder la santé pour continuer tes études, afin que le jour qui n'est pas loin maintenant où tu entreras dans l'enseignement soit le plus beau jour de ta vie et la consolation de ton père, de ta maman, de tes frères et de tes sœurs....

*Je t'embrasse bien tendrement et te bénis en bon
Papa.*



Extraits du Journal d'un Juvéniste.

4 avril. — Les pardessus d'hiver, les patins sont montés au grenier dans nos malles. Adieu, plaisirs si goûtés de tout bon Canadien ! Dans l'après-midi, nous allons au jardin, étendre du sable et au retour nous buvons de l'eau d'érable.

5 avril. — Exposition du Très Saint Sacrement. Deux à deux, nous nous présentons au bon Maître et lui offrons avec nos hommages ceux de la Communauté tout entière.

9 avril. — Depuis longtemps nous attendions avec une vive impatience la fête de notre dévoué professeur, le C. F. Albert. Bien que passée dans l'intimité, cette fête ne laissa rien à désirer : Adresse lue par le plus nouveau, bouquet spirituel préparé avec beaucoup de soin, dessins et inscriptions portant souhaits et vœux de toute la classe sur les tableaux noirs, fleurs et fougères, tout avait été préparé sous l'œil vigilant du doyen de la classe. Au dîner, il y eut grand "Benedicamus". Le C. F. Albert se dévoue ici depuis plus de trois ans, et il professe la première classe en

anglais toute la journée. Il dirige avec un charme exquis la maîtrise des sopranos. Nous avons souhaité à notre bien-aimé Maître de nombreuses années au milieu des petits Juvénistes. Merci à cet apôtre qui fait le bien sans bruit.

11 avril. — Certains bruits courent que les postulants vont quitter notre dortoir pour faire place aux nouveaux venus. Il n'y a plus de lits vacants. Deo Gratias ! Oui, soyez béni, mon Dieu, de nous envoyer beaucoup de monde et de remplir ce Juvénat Saint-Joseph. N'est-ce pas une preuve évidente de votre amour de prédilection pour notre chère Congrégation ?

13 avril. — Dimanche des Rameaux. — C'est la plus belle journée que nous ayons eue jusqu'ici. A la messe, la procession passe dans les diverses parties de la maison. Après avoir longé le corridor des Supérieurs, nous descendons au Noviciat et traversons le corridor du rez-de-chaussée de la nouvelle construction, pour revenir par le postulat et l'infirmerie. Nos Chers Frères portaient en guise de rameaux de délicates branches de buis.

Nous entrons dans la grande semaine. Nous contemplerons l'Homme des douleurs, tout défiguré, couronné d'épines, ployé sous le faix horrible du bois de son sacrifice, et cloué à la croix. Puis en vrais amis de Jésus, nous nous unirons aux souffrances de notre bien-aimé et nous essayerons de mériter par la contemplation de ses douleurs endurées pour nous, avec le pardon de nos fautes, la conversion d'un grand nombre d'âmes.

18 avril. — Fête du C. F. Directeur. A cinq heures et demie, réunion à la salle d'études des Juvénistes. Au nom de tous, un Postulant présenta, en termes émus, les vœux des jeunes et de leurs professeurs à notre vénéré C. F. Directeur.

Le C. F. Directeur répondit avec toute la délicatesse qui le caractérise, remerciant les uns et les autres, puis soulignant cette pensée qui doit nous poursuivre partout : notre idéal religieux. Cette réunion ouvrait la solennité pascale. C'est le cœur plein d'une joie bien douce que nous avons récité notre chapelet aux intentions de notre Père bien-aimé.

19 avril. — La journée du 19 se passa dans l'allégresse. Au dîner, nous étions heureux de voir aux places d'honneur, avec notre C. F. Directeur, les CC. FF. Visiteur et Sous-Visiteur, les FF. Isidore, Ancillin, et tous les Frères de la Maison. Les Rév. Sœurs, toujours à la tâche, avaient préparé un menu où rien ne laissait à désirer. Sur la table d'honneur, le gâteau de fête attirait notre attention : c'était une reproduction fidèle du Juvénat. Nos sentiments de vive gratitude à ces bonnes Religieuses qui ne perdent aucune occasion de nous faire plaisir. . .

Dans l'après-midi, nous allons jouer à la petite balle; au retour, une bien agréable surprise nous était réservée. Imaginez : nous nous sommes rendus à la cabane à sucre. C'était un grand événement dans notre vie de Juvéniste puisque plus de la moitié d'entre nous ne connaissaient le plaisir de la cabane que par ouï-dire. Donc, à trois heures et demie, le C. F. Directeur nous dit que nous allons collationner dehors. Nous formons les rangs pour la promenade et partons. En passant au terrain de jeu, nous faisons halte.


Nous continuons notre chemin à travers bois. Tous devinent enfin ce que, dans leur vive imagination, les trois ou quatre grands avaient entrevu. Mus par le désir de goûter "la tire et la trempette", nous hâtons le pas et n'avons garde des obstacles qui entravent la route. L'eau se cache sous les bancs de neige au bas des côtes, et il ne fait pas bon, paraît-il, de s'y tremper les pieds. Bientôt la fumée, perçant entre les érables, est le signe certain que la cabane est en pleine activité. Nous y voilà. Je ne puis vous décrire le plaisir éprouvé dans ces deux heures trop courtes à notre gré. L'astre du jour déjà décline à l'horizon, dans un éclaboussement d'or et de feu; il est étonnamment grand et ses rayons horizontaux donnent d'étranges reflets aux Laurentides lointaines. La nature se fait plus belle et plus chatoyante comme pour nous retenir. Mais l'heure du retour a sonné : Juvénistes, la pratique du règlement nous a habitués à la ponctualité.

Presque engourdis par une bienfaisante fatigue, avares de paroles et de gestes, nous reprenons le chemin du retour. Pourtant plus d'un a la mine fatiguée, mais pas un n'a l'air triste. Tous dans un coin de notre cœur, nous gardons quelque chose de cette charmante excursion : le souvenir.

• • •

Bienfaiteurs de l'Œuvre des Noviciats.

La famille H. Parrot, Sainte-Emilie	100	dollars
La famille Adolphe Trépanier, Donnacona	75	—
M. Thomas Vanasse, Louiseville	50	—
M. W. Lacroix, Sainte-Scholastique	10	—
M. François-Xavier Trudel, Shawinigan Falls	10	—
La famille G. Larose, Grenville	6	—
M. H. Trudel, Shawinigan	5	—
M. T. Laing, Grand'Mère	5	—
Dame L. Jarand	2	—
M. Henri Gélinas, Grand'Mère	2	—
Mme J. Bergeron, Lac-Noir	2	—
M. M. Nogue	1	—
Dame N. Gélinas	1	—



LE RÔLE DE LA FAMILLE

DANS L'ÉCLOSION DE LA VOCATION



La famille, et surtout la mère, ont un rôle très beau dans l'éclosion de la vocation.

Que peut donc la famille ? Donner la vocation ? Non pas. Cette vérité, il est des familles qui la connaissent par expérience, celles qui auraient été si heureuses de voir leur enfant se donner au bon Dieu. Un jour, malgré tous leurs soins à le bien élever, elles doivent se résigner à le voir choisir une autre voie que celle qui avait été rêvée pour lui.

Ce que la famille peut donner à l'enfant, c'est la profonde mentalité chrétienne, qui se résume dans la **piété** et dans l'**amour du sacrifice**.

Représentons-nous le foyer où Dieu va prendre ceux qu'il destine à son service. Là, la foi règne : on sait voir plus loin que les réalités de la terre et du temps. On y sait la grandeur de l'âme, les obligations et le but de la vie, la place bienfaisante que la religion occupe dans notre vie. La prière résonne aux oreilles de l'enfant, et de bonne heure ses lèvres s'exercent à la redire. Les objets religieux s'offrent à ses regards, et de bonne heure il apprend à connaître leur signification et à les vénérer. On y est généreux pour l'église et les bonnes œuvres.

Ainsi, tout jeune, il vit en quelque sorte dans ce monde du surnaturel, une atmosphère de foi aussi réelle pour lui que cet air vivifiant qu'il respire à pleins poumons. Dans ce foyer, on parle des personnes consacrées à Dieu, l'enfant n'est pas longtemps sans le remarquer. Voyant ses parents chercher leurs plus douces joies dans la pratique de la religion, l'enfant apprend qu'il y a des biens supérieurs à l'argent et aux arpents de terre.

Au surplus, dans ce foyer chrétien, on sait comprendre et proclamer que ceux qui sacrifient leur vie pour le bon Dieu, trouvent des compensations, combien grandes, en des joies d'ordre supérieur : la joie d'être à Dieu davantage, la joie de faire le bien, la joie de penser que l'on donne à ses frères le meilleur des secours en les aidant à se sanctifier et se sauver, la joie de s'assurer soi-même, ici-bas, grâces de Dieu plus abondantes, et là-haut, récompense meilleure.

L'enfant, qui écoute, ne comprend peut-être pas très bien ces joies; cependant, il les devine un peu par celles qu'il goûte lui-même quand il prie bien, communie bien, et fait, pour être plus sage, de méritoires efforts.

D'ailleurs, ces joies, pour mystérieuses et intimes qu'elles soient, souvent n'en rayonnent pas moins au dehors : elles se manifestent dans le regard et l'ensemble de la personne. Au service du Bon Maître, on garde, comme il sied, quelque chose d'alerte et de joyeux, dans une sorte de jeunesse d'âme qui se prolonge malgré les rides du visage, le poids des années et les épreuves de la vie. Qui donc n'a fait une fois ou l'autre ces observations ? A les constater, l'enfant écarte cette idée fausse, que celui qui veut se donner à Dieu sera un sacrifié, dont le cœur ne connaîtra que la tristesse et ne s'épanouira jamais dans la détente de la joie et du bonheur. Il croit donc, il sent, il voit que les prêtres et les religieux sont heureux; et d'avoir cette impression et cette certitude, si ce n'est pas encore la vocation, c'est au moins une disposition à la mieux comprendre et la mieux recevoir si, quelque jour, elle se présente à lui.

Dans cette œuvre sainte et féconde du foyer chrétien, dans la préparation providentielle d'un enfant à une vocation supérieure, la mère a la première place, le premier rang lui appartient incontestablement.

Or, l'amour d'une mère pour ses enfants, bien que d'abord ils en jouissent égoïstement sans même y penser, lui donne sur leurs âmes sensibles et mobiles une puissance immense, comme il met au service de cette puissance un savoir-faire, un tact, une habileté admirables.

Quand une mère chrétienne élève avec soin vers Dieu les yeux, les mains, l'esprit et le cœur de son fils; quand elle lui apprend de bonne heure à regarder la croix et le tabernacle, en disant et redisant : "O Jésus, je vous aime"; lorsque, tout en se remettant à la Providence, elle confie ardemment à Dieu son désir de voir son enfant consacré à son divin service; lorsqu'elle se réjouit devant lui de ce qu'il prend goût aux choses religieuses; lorsque, tendrement, elle lui dit que, s'il choisissait la meilleure part, son cœur maternel en déborderait de bonheur; lorsque pendant des mois, des années, son amour et sa foi façonnent ainsi l'âme de son fils : il arrive souvent que Dieu ne résiste pas à de pareilles avances et qu'il couronne par le don gratuit de la vocation l'œuvre maternelle entreprise et poursuivie avec tant de tendresse humaine et de surnaturelle charité.

Et que l'on ne vienné pas dire : ce sont là des vocations forcées ! Le jeune homme sent bien et sait bien qu'il reste toujours libre, et la mère, dans sa foi éclairée, n'omet pas de le lui rappeler. Au surplus, bien des années s'écouleront avant de prendre les engagements irrévocables, à supposer que le jeune homme ait plié sous une pression illégitime, il aura bien le moyen, avec son expérience grandissante de la vie et sous la direction prudente de ses maîtres, de rectifier sa marche, s'il y a lieu, et de ne pas mettre sur ses épaules un joug qu'il ne se sentirait pas la force de porter.

Les femmes de haute piété et de haute vertu qui, tout au cours des âges, ont ainsi orienté leurs fils vers le sacerdoce ou la vie religieuse, n'ont pas jugé leur faire violence, mais seule-



UNE MÈRE CHRÉTIENNE

BLANCHE DE CASTILLE INSTRUISANT SON FILS, SAINT LOUIS.

ment travailler de concert avec les influences secrètes de la grâce, Dieu gardant son droit de dire son dernier mot. Combien de prêtres et de religieux peuvent proclamer dans toute la sincérité et la gratitude de leur âme que, après Dieu, c'est à leur mère qu'ils doivent leur vocation; et, cependant, ils savent très bien qu'ils l'ont suivie en pleine liberté.

O mères chrétiennes, l'Eglise compte sur vous pour lui donner ces prêtres et ces religieux dont elle a besoin pour accomplir sa mission divine. Elevez pieusement les fils que Dieu vous confie; faites de leurs âmes des âmes de foi, de pureté, de dévouement, de sacrifice, capables de s'éprendre d'un grand et noble idéal et de le suivre vaillamment.

D'après Mgr RAMBERT-FAURE.

LE MEILLEUR DES ÉTATS

Quel est le meilleur des états ? Je vous le donne à deviner en trois, en dix, en cent et en mille ! D'abord, ce n'est pas le mien : on y a trop de mal et pas assez de profit.

Ne serait-ce pas le métier de rentier, où l'on ne fait rien du matin au soir, où l'on passe tout son temps à se promener, à s'amuser ?

Vous pourriez ajouter peut-être : ou à s'ennuyer; précisément, parce qu'on n'y a pas grand'chose à faire. Mais non, le meilleur des états n'est pas celui de rentier. Devinez-vous ?

Ce n'est certes pas le métier de roi ou d'empereur; les souverains sont accablés de pénibles et fatigants devoirs, et l'un d'eux disait tristement à un de ses ministres qui se plaignait du poids intolérable de sa charge :

— Mon cher ministre, je suis plus à plaindre que vous; nous sommes tous deux aux travaux forcés; seulement, vous n'y êtes qu'à temps, et moi j'y suis à perpétuité.

Gouverner les hommes n'est pas chose facile, et le meilleur des états n'est pas le métier de roi.

Allez-vous me dire, par hasard, que c'est le métier de pauvre ? Pas davantage; et, comme vous n'êtes pas sur la voie, laissez-moi vous dire tout de suite le mot de l'énigme.

Le meilleur des états, c'est l'état de grâce. L'état de grâce ! Qu'est-ce que c'est que cet état-là ? Ce n'est pas un état patenté ! Non pas : c'est mieux que cela !

La patente des autres états est délivrée par le gouvernement; la patente de l'état de grâce est donnée par le bon Dieu, par le grand Roi du ciel et de la terre. Il la donne gratuitement à tous ceux qui la désirent, et jamais il ne la retire que lorsqu'on

n'en veut plus. Avec cette patente, et dans cet admirable état, on fait une fortune rapide; on gagne des trésors qui dépassent de beaucoup tous les trésors des banquiers, des richards, des princes de ce monde, des trésors que nul ne peut nous ravir et qui sont à l'abri des révolutions et des voleurs.

Oh! oh! dites-vous; mais alors je veux immédiatement abandonner mon état, qui est si dur et si peu lucratif, pour prendre cet excellent état, qui me fait venir l'eau à la bouche.

Bravo! Rien n'est plus facile; il n'est pas même nécessaire de quitter votre état pour recommencer un nouvel apprentissage. L'état de grâce que le bon Dieu donne à ses amis est compatible avec tous les états, excepté avec un seul : l'état de péché. Et voici que vous comprenez déjà où je veux en venir, et que vous entrevoyez ce que c'est que l'état de grâce.

Oui, certes, l'état de grâce est bien le meilleur de tous les états. C'est l'état d'une conscience qui n'est souillée par aucun péché mortel, et qui est déterminée à demeurer chrétienne en pratiquant tous ses devoirs envers Dieu et envers le prochain.

Le prêtre, ministre de Jésus-Christ, apporte et conserve au monde ce don précieux de l'état de grâce. Il le donne pour la première fois dans le baptême, où l'enfant est lavé du péché originel et admis au nombre des chrétiens, des enfants de Dieu.

Quand, par malheur, dans le courant de notre vie, nous venons à perdre cet état par le péché, le prêtre a le pouvoir de nous le faire retrouver par le pardon qu'il nous donne, au nom de Jésus-Christ, dans le sacrement de la Pénitence. Enfin, il nous présente chaque jour, si nous le voulons, dans le sacrement de l'Eucharistie, l'aliment mystérieux qui donne à notre faiblesse la force de vaincre les tentations et de persévérer dans l'état de grâce.

L'état de grâce est l'état propre de tous les vrais chrétiens. Un chrétien qui n'est pas en état de grâce ressemble à une branche desséchée qui ne peut porter de fleurs ni de fruits. Ses œuvres, quelque grandes qu'elles soient, sont stériles pour le ciel; elles sont mortes aux yeux de Dieu et, par conséquent, elles demeurent sans récompense.

Le péché, qui sépare l'âme du bon Dieu, est la mort de l'âme; la grâce qui est, au contraire, l'union de l'âme avec le bon Dieu, est la vie de l'âme.

Un chrétien qui ne se soucie pas avant toutes choses d'être en état de grâce, en évitant le péché, ou bien en s'en repentant de tout son cœur s'il a eu le malheur d'y tomber, n'est pas digne du beau nom qu'il porte et ne comprend pas le premier mot de la religion de Jésus-Christ.

Mgr DE SÉGUR.



CHASSE AU LION

UNE LIONNE TUÉE AU GÎTE.

JULES GÉRARD

Officier en Algérie, surnommé le *Tueur de lions*. Bon tireur et d'un courage à toute épreuve, il se mettait à la disposition des Arabes dont les troupeaux étaient décimés par les grands fauves. Il a laissé le récit de ses chasses en Afrique, dont nous présentons ici un extrait.

Ayant à passer encore quelques jours dans la Mahouna, j'attendais chaque matin sous la tente les rapports des Arabes qui exploraient le pays.

Aucun lion n'ayant reparu de ce côté, je rentrai à Guelma vers la fin de septembre.

Après deux mois de repos, je reçus une nouvelle députation des montagnards.

En arrivant sur les hauts plateaux, je trouvai près d'un pied de neige; le thermomètre descendait au-dessous de zéro, et il faisait un froid assez vif.

Malgré ce tapis incommode et cette température si peu faite pour ceux de son espèce, s'il faut en croire du moins nos naturalistes savants, une lionne s'était fixée dans le pays.

Le douar qui me reçut était visité par elle presque toutes les nuits.

Plusieurs sentiers aboutissaient aux tentes; mais la lionne en suivait un qu'elle avait adopté de préférence.

Ce fut sur celui-là que je m'établis, le soir de mon arrivée, à un quart de lieue environ en dehors du douar.

Il avait été convenu avec les Arabes que, si la lionne menaçait ou attaquait le parc pendant mon absence, on allumerait un feu pour me prévenir.

Vers dix heures, j'entendis les chiens donner l'alarme, et peu après j'aperçus le signal convenu.

J'arrivai à temps pour entendre les doléances d'une pauvre vieille à laquelle la lionne avait enlevé la seule brebis qu'elle possédât.

Malgré les pleurs et les lamentations de cette femme, et le froid qui m'avait saisi, je ne pus m'empêcher de rire lorsque, après avoir traité d'enfant et de poltron, son fils, un grand niais âgé d'au moins quarante ans, j'entendis la bonne vieille lui dire en parlant de moi :

“A la bonne heure, voilà ce que j'appelle un homme ! Heureuse celle qui l'aura pour mari, elle pourra compter sur un protecteur.”

— Demain, dis-je pour consoler la bonne femme, demain, s'il plaît à Dieu, la lionne aura vécu, et tu pourras manger de sa chair.

— Oh ! oui, j'en mangerai, reprit-elle avec joie, et je la trouverai douce comme du miel, cette *sans-cœur* qui a dévoré ma pauvre brebis !”

Sur quoi je laissai le grand niais aux prises avec sa maman, et me hâtai d'aller réchauffer mes membres à demi engourdis par le froid.

Le lendemain matin, au moment où je me préparais à quitter la tente, la bonne vieille vint m'apporter des gâteaux un peu rances, de sa façon, et ses vœux pour l'heureux succès de la journée.

Je partis accompagné de plusieurs Arabes, prenant les traces de la lionne à sa sortie du douar.

Elle avait suivi un sentier parallèle à celui que j'occupais, marchant à une allure réglée ; seulement, elle s'arrêtait de temps en temps pour secouer la neige qui, en se massant autour de ses pattes, finissait par la gêner dans sa marche.

Ce ne fut qu'à une demi-lieue du point de départ que je trouvai la place où elle avait dîné.

Il ne restait de la brebis que sa toison parfaitement dépouillée et roulée en manchon, avec l'extrémité des quatre pieds.

Comme la lisière du bois était à une portée de pistolet de là, les Arabes jugèrent prudent de m'attendre en faisant du feu.

Je suivis la lionne sous bois, seul et armé du fusil que je tenais du duc d'Aumale, et de mon poignard, auquel j'avais fait remettre une nouvelle lame.

A mesure que j'avançais à travers la futaie, la marche devenait plus difficile, et bientôt je fus obligé de me débarrasser de mes burnous, qui à chaque instant s'accrochaient aux branches.

A un quart de lieue de la lisière de la forêt, je trouvai l'entrée de la lionne dans son repaire.

C'était un massif d'oliviers sauvages d'une circonférence de cent mètres au plus, formant une voûte tellement épaisse, que la neige n'avait pu la traverser.

Malgré cela, les empreintes des pas de la lionne étaient parfaitement marquées sur le sol.

Seulement les branches, qui poussaient au pied des arbres et s'entrelaçaient comme de la vigne vierge, m'empêchaient de marcher autrement que courbé en deux, et c'est tout au plus si je pouvais voir au delà de la longueur de mon arme.

Sachant combien le sommeil du lion repu est lourd, j'avais l'espoir de trouver ma bête endormie, et de la faire passer de vie à trépas avant qu'elle eût entr'ouvert les yeux.

J'avançai donc pas à pas, très lentement et avec le moins de bruit possible, marchant tantôt sur une main, tantôt sur l'autre, quelquefois même me traînant à genoux, mais toujours sur les voies de la lionne.

Je fis une halte devant un olivier plus épais que les autres et sous lequel la lionne s'était glissée, sans doute en rampant comme moi.

En vain mon regard cherchait à plonger à travers ces branches ; c'était un rideau impénétrable, derrière lequel il m'était impossible de rien voir.

Et cependant, à en juger par le peu d'étendue du repaire, dont j'avais fait le tour avant d'y pénétrer, afin de m'assurer qu'une fois entrée la lionne n'était point sortie, et en m'en rapportant à la position centrale où je me trouvais en ce moment, la lionne ne pouvait être que là, sous ce fourré.

A cette réflexion, je sentis mon cœur battre plus fort et plus vite qu'il ne le fallait, et j'attendis quelques minutes sans bouger, pour me remettre.

Quand je fus parfaitement maître de moi-même, j'écartai prudemment les branches de l'arbre avec le bout de mon fusil, et, voyez comme j'avais été bien inspiré ! j'aperçus alors la lionne : elle était à cinq ou six pas de moi, étendue sur le côté, la tête appuyée sur une de ses pattes et dormant d'un profond sommeil.

Je m'apprêtai à faire feu.

Mais, quand mon fusil fut à l'épaule et mon œil sur le guidon, je me trouvai dans un grand embarras.

La lionne était couchée de manière à me découvrir son corps tout entier.

Mais, forcé que j'étais de frapper à genoux, je craignis que la position horizontale de l'animal ne nuisît à mon coup, qui devait certainement traverser, mais pouvait ne pas tuer sur place la lionne, d'autant mieux que son front m'échappait entièrement.

S'il est vrai qu'en présence d'un péril imminent, l'indécision et la précipitation soient également dangereuses, cette fois encore je fus bien inspiré.

Plutôt que d'envoyer un lingot douteux en plein corps, dans les mâchoires ou dans la région incertaine du cœur, je résolus d'éveiller la lionne pour la tirer à la tête au moment où elle se lèverait.

Afin que son réveil fût calme, naturel, je procédai avec la plus grande précaution.

Tandis que la main gauche maintenait mon fusil à l'épaule, avec la droite je cassai une petite branche.

La lionne ne fit aucun mouvement.

J'en cassai une deuxième un peu plus forte.

Ma main n'avait pas ressaisi la poignée de mon fusil, que déjà la lionne était sur le ventre, les yeux démesurément ouverts, les oreilles couchées en arrière, les lèvres plissées, et son regard pénétrant parcourait les abords de sa chambre avec une fixité et une lenteur effrayantes.

Avant qu'elle m'eût découvert, je l'ajustai à l'œil droit, et je pressai la détente.

La fumée de mon coup de feu m'empêcha de voir son effet, mais j'entendis un rugissement court, étranglé et de bon augure.

Bientôt je pus voir la lionne étendue à la place même où je l'avais tirée.

Les flanes battaient encore, et les jambes s'agitaient brusquement par un mouvement convulsif.

Je compris qu'elle n'était qu'étourdie et qu'elle serait debout dans un instant.

J'enveloppai mon bras gauche avec mon turban, que je déroulai à la hâte, et, tenant mon fusil de la main droite, je pénétrai dans la chambre de la lionne.

Là, sans perdre une seconde, je mis le bout du canon dans son oreille et je fis feu.

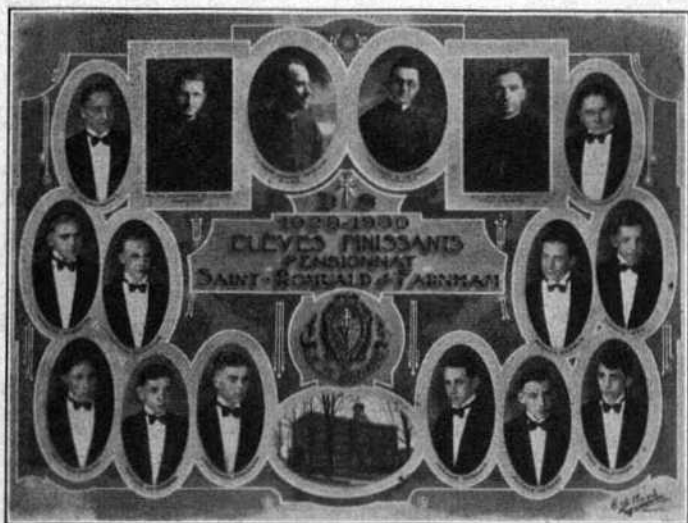
La *sans-cœur* avait vécu, et la bonne vieille à la brebis était vengée.

Mon premier lingot en fer était entré au coin de l'œil et était sorti au sommet de la tête, labourant le crâne *sans le percer*.

Une heure après, cette partie de la forêt, naguère silencieuse et respectée, retentissait de mille cris confus, et la lionne, portée sur un brancard improvisé, arrivait au douar, au milieu d'un immense cortège d'ennemis.

Le soir venu, un taureau noir fut égorgé, en signe d'allégresse, sur la tombe de Sidi-Amar, personnage vénéré dans le pays, et la nuit entière fut consacrée au festin.

C'était un spectacle tout à fait fantastique et digne du pinceau d'un artiste, que celui des feux éclairant ces groupes, ces arbres, cette neige et ces tombeaux, au milieu desquels les femmes apprêtaient et distribuaient la chair du taureau et de la lionne.





Au lointain Ouganda

UN VOYAGE MOUVEMENTÉ

Chers petits lecteurs canadiens, qui aimez tant les récits de voyage, lisez celui-ci : il vous intéressera peut-être. Vous y verrez qu'il ne faut pas rechercher le confort quand on veut mener une vraie vie de missionnaire.

On avait à transférer le Juvénat Sainte-Thérèse dans son nouveau local à quatre-vingt-six milles de distance. Le déménagement s'opère rapidement, et le camion-voiture — plus que démodé — est chargé; nous nous installons tant bien que mal sur les caisses. Les voyageurs sont au nombre de douze : six Frères et autant de juvénistes : ce sont de généreux petits noirs qui désirent être Frères de l'Instruction Chrétienne pour se dévouer au salut de leurs compatriotes. Nous avons une longue route à faire, et ce qui est pis encore, l'équateur à traverser ... C'est à peu près comme le 45°, moins le tracés des douanes et des passeports.

Nous laissons donc Kitovu, et nous filons (?) vers Kisubi. La route est belle — pour l'Afrique — et notre chauffeur semble bien déterminé à gagner ses quatre-vingts schellings. Pour nous, le pays est quelque peu monotone : des bananeraies à droite et à gauche, encore des bananeraies, toujours des bananeraies. Les forêts sont rares, en cette partie-ci; et ce qu'on désigne par cette appellation est plutôt un bois.

Mais enfin, le panorama change : aux belles plantations de bananiers succèdent les hautes herbes. Nous entrons dans un marais de dix-sept milles de largeur. La route est toujours idéale. Tout de même, il ne ferait pas bon passer la nuit ici : moustiques, mouches "tsétsé" nous accablent de leurs prévenances, sans compter la visite intéressée d'animaux plus gros, tels que hyènes, léopards, lions, hippopotames, dont nous enva-

hissons le domaine. Nous chassons cette pensée qui trouble notre quiétude. Notre voiture va toujours de l'avant : nous serons à destination pour le diner, avant le diner même. Belle histoire ! on se félicite de ne s'être pas embarrassé de trente-six paquets de vivres : nous avons été sages !

Paff ! Quelque chose vole à trois cents pieds dans les hautes herbes à droite. Le véhicule ralentit et s'arrête brusquement. Un pneu est crevé et le ressort de la roue est dans le marais. On ne perd pas de temps : la roue est enlevée, et les enfants rapportent le morceau envolé. La chambre à air est en pièces ; elle est tôt remplacée. Il n'est que neuf heures, le moteur est excellent : nous dînerons à Kisubi, il ne faut pas s'en faire !

Mais le ressort est faussé, qu'allons-nous faire ? Il faudrait du feu. Nous ne sommes pas en Amérique, où il y a des garages à tous les coins de rues. Ici les plus près sont à vingt milles d'un côté et à soixante de l'autre : on ne fait pas cela à pied sous le soleil de l'équateur. Nous profiterons de la première occasion.

Nos deux hommes s'affairent à la réparation du dégât ; vont-ils réussir ? Il est midi ; le soleil donne en plein, où trouver de l'ombre ? Les appétits deviennent aigus, c'est *grave* ... Après tout, il faut bien souffrir un peu, si l'on veut voir réussir les œuvres.

Enfin, plus heureux que sœur Anne, nous voyons quelque chose venir : c'est une automobile qui poudroie dans le lointain. Les yeux la suivent anxieusement ; elle approche, elle ralentit, elle s'arrête. Elle n'est pas surchargée, quelle chance ! Le propriétaire accepte volontiers de conduire le F. Edgar à Masaka, à vingt milles d'ici, où il espère trouver du secours. Pour nous, nous continuerons notre exercice de patience.

Trois longues heures se passent sans nouvelles. Enfin le Frère revient avec une autre voiture. Il est trois heures et demie. Nous nous installons dans le camion de secours, et, souhaitant bonne chance à nos compagnons de malheur, nous repartons à fond de train. Nous serons chez nous pour le *diner* ; cette fois nous serons d'accord avec le dictionnaire, mais pas avec ... nos estomacs !

Nous filons comme un bolide ; on descend, on monte, on tourne à gauche, à droite ; peu importe, pourvu que nous arrivions !

Tiens, voilà que la voiture s'arrête ! La gazoline est épuisée, et ce qui est pis : le chauffeur n'a pas d'argent pour en acheter. Ici, les autobus n'ont pas plus d'heure fixe pour le départ que pour l'arrivée : ils partent quand les voyageurs sont assez nombreux pour payer l'essence. Heureusement, nous pouvons avancer quelques schellings. On repart.

Le paysage est toujours le même. Voici un village au pied d'une colline, c'est Mbale. Nous stoppons. Qu'y a-t-il encore ? Il paraît que c'est au tour de l'huile de faire défaut. Il faudrait encore avancer des fonds, et notre bourse est à sec. Enfin on se tire. Ce coup paré, voilà une autre histoire : notre gaillard de chauffeur réclame une augmentation. On le fait vivre d'espoir.

Le moteur ronfle de nouveau; allons-nous pouvoir nous rendre sans encombre ? Le soleil se couche, et dans quelques minutes les ténèbres envelopperont la terre. Nous touchons presque au but; on approche, on est rendu : le C. F. Directeur principal nous souhaite la bienvenue. Il est sept heures; nous déchargeons sans perdre de temps.

La somme convenue est remise à notre indigène. Il compte... mais il proteste : il lui faut davantage. Il passerait la nuit à supplier. Pour avoir la paix, on ajoute une gratification de cinq schellings, et voilà notre chauffeur à genoux : Neyanze ! Neyanze ! dit-il, joignant et séparant les mains chaque fois. C'est le grand remerciement chez les Baganda.



Apparition d'une croix lumineuse en Océanie.

La mission de Solevu, îles Fidji, fut le témoin d'un fait qui doit perpétuer le souvenir d'une grande grâce et d'un grand miracle. Cette grâce, c'est le bienfait de la foi catholique reçu par toute une tribu; ce miracle, *c'est une apparition de la croix* en plein jour et devant tout le peuple réuni, presque avec le même éclat que celle qui amena la conversion de Constantin.

Voici le récit de cet événement tel qu'il a été raconté dans le petit journal *Talanoa* par un missionnaire, le R. P. Bertreux, qui en a vérifié lui-même jusqu'aux détails les plus minimes :

Avant l'arrivée des premiers missionnaires catholiques à Fidji, plusieurs ministres protestants venus d'Angleterre s'étaient fixés dans cet archipel. Plusieurs tribus avaient écouté leurs prédications. Déjà à Vanua-Lévu (une des plus grandes îles) des peuplades entières s'étaient déclarées protestantes. La tribu de Solevu résistait; cependant l'hérésie trouva peu à peu des partisans dans son sein et on allait l'y recevoir comme dans les tribus voisines. Mais voici que le prêtre des idoles va trouver le chef de la tribu et lui dit :

— Avant de quitter notre religion du paganisme, ne faudrait-il pas consulter nos dieux pour savoir si la religion apportée par les Européens est une religion bonne ?

Le chef de tribu répond :

— J'assemblerai tout mon peuple, nous offrirons un sacrifice aux dieux de nos pères et nous les prions de nous faire connaître quelle est la vraie religion : celle des anciens, ou celle que viennent nous apporter les *Palagi* (hommes blancs); nous suivrons l'avis qui nous viendra d'en haut.



Tout le monde voit l'apparition.

La tribu est convoquée sur la place publique, au pied de la montagne de *Koroirea*. Le prêtre prépare son sacrifice.

Soudain, au-dessus du pic le plus élevé de *Koroirea*, le ciel s'illumine et apparaît une croix brillante de lumière. Cette croix est très distincte, et même on voit de chaque côté de la croix un personnage debout et contemplant le Christ : c'est vraiment Marie, debout au pied de la croix d'un côté, et Jean, le disciple bien-aimé, de l'autre. Tout le monde voit l'apparition et chacun de crier au prêtre des idoles :

— Que signifie cette croix ?

Le prêtre se recueille et semble prier plus instamment; puis il dit :

— Cette croix est la marque d'une religion nouvelle que nous ne connaissons pas encore. Allez à *Ovalau* : je vois qu'elle y arrive. Allez la chercher, c'est la vraie religion du ciel. Elle doit être la nôtre.

Ovalau est distant de *Solevu* d'environ trente milles : ces îles sont séparées par une mer pleine de récifs. Des messagers partent sur des pirogues pour *Ovalau*, à la recherche des prêtres de la nouvelle religion.

Les RR. PP. Bréhéret et Favier étaient arrivés depuis peu à *Ovalau*. Les envoyés de *Solevu* trouvent les missionnaires agenouillés dans leur oratoire devant une croix : c'est bien la religion que leur a montrée l'apparition céleste. Ils s'avancent vers le P. Bréhéret et lui demandent un prêtre. Peu de jours après, le P. Favier leur était accordé et *Solevu* se convertit. Depuis lors, la tribu a été un centre très fervent et très zélé. Les écoles y sont florissantes et la communion mensuelle y est en honneur parmi les femmes.

A l'occasion de la retraite générale des catéchistes indigènes, les districts de *Solevu* et de *Natavusavu* ont voulu établir un mémorial de ce miracle : une croix plantée sur la montagne. Tous les hommes sont allés dans la forêt choisir le plus bel arbre, un *vesi* (chêne rouge) de taille gigantesque. On l'a équarri et traîné au village, puis porté processionnellement et planté sur la montagne.

(Missions catholiques).





BUTIN DE L'ABEILLE

Les nécessités des missions.

Il reste, actuellement, un peu plus d'un milliard d'infidèles à convertir dans les diverses parties du monde.

Cette conversion progresse, mais lentement : en 1923, on comptait environ deux millions et demi de catholiques de plus qu'en 1918 dans les pays de missions.

La tâche est lourde, et les hommes, comme les ressources, n'y suffisent pas. Douze à treize mille prêtres, dont quatre mille quatre cents indigènes, s'y dévouent, secondés par environ cent mille Frères convers, religieuses, catéchistes et autres auxiliaires.

Le budget annuel global des missions est d'environ deux millions de piastres. C'est beau, mais c'est trop peu; les missions protestantes opposent aux missions catholiques des ressources bien plus considérables. Ainsi, on a vu, il y a quelques années, une souscription méthodiste réunir, *en un mois*, quarante millions pour les missions !



La conversion d'une famille.

Un fait digne d'être signalé, c'est la conversion d'un lettré bouddhiste de Bangkok, devenu chrétien avec sa femme et ses quatre enfants. Ce Siamois, âgé d'une quarantaine d'années, a passé une bonne partie de sa vie à la pagode, à étudier la doctrine de Bouddha. Engagé par les Frères comme professeur de langue siamoise, il ne tarda pas à leur demander un catéchisme pour lire chez lui avec sa femme et l'ainée de ses enfants. Puis il voulut être instruit avec tous les siens. Après six mois d'instruction et d'épreuves, ils furent admis au baptême, et, depuis ce jour, la mère et la fille aînée ne manquent de se confesser chaque semaine et de recevoir la sainte Communion tous les jours; les autres enfants, plus jeunes, suivent les cours de catéchisme avec les enfants chrétiens pour pouvoir être admis à la première Communion.



Un record de vocations.

La petite ville de Lu, Piémont, n'a que 4000 habitants, et cependant elle compte actuellement 300 de ses enfants Prêtres, Religieux et Religieuses : c'est plus qu'un quatorzième de sa population. Voilà une belle et grande pépinière pour le paradis. Si chaque paroisse avait fait ainsi sa part, le monde entier aurait été depuis longtemps conquis au Christ.

Extrait d'une lettre d'un Frère missionnaire d'Afrique.

"Le Frère Lucien qui était retourné en bicyclette à Kitovu revient un peu énervé. A deux milles d'ici, alors qu'il faisait sombre, une bête sortit de la forêt et sauta à deux pieds de sa bicyclette : la peur lui servit d'essence ! Ajoutez à cela qu'il avait vu sur la route de Kitovu un énorme serpent. Il se promet bien de ne plus voyager le soir."

• • •

Ce que les Américains pensent des Canadiens-français.

D'un article du "New World" de Chicago, nous extrayons ces lignes :

"Il n'y a guère de pays au monde où l'Eglise catholique domine aussi entièrement la vie de ses enfants. Ceux-ci sont des gens de mœurs simples, d'un commerce charmant; ils ignorent pratiquement ce que c'est que le crime.

"Il sera peut-être intéressant de savoir que dans la province de Québec il y a douze cents villes et villages où il n'y a pas un seul policier.

"En passant dans la campagne ou en parcourant les belles routes dans les monts Laurentiens, on remarque immédiatement la prédominance des institutions religieuses. L'Eglise signifie assurément beaucoup dans la vie des Canadiens-français. Il en résulte qu'ils sont des citoyens hautement estimables.

"La vie de famille chez eux est belle, même si les familles sont nombreuses. Les prisons sont rares et celles qui existent se vident. Dans maint endroit, il n'y a pas un seul détenu. Dans les villes plus importantes où la population est cosmopolite, la proportion des prisonniers, comparée au chiffre de la population, causerait à un Américain une surprise mêlée d'envie.

"Les fervents du catholicisme aux Etats-Unis peuvent dire avec raison qu'il n'y a pas de type plus religieux sur la terre que le Canadien-français. Quand on connaît les faits, on réalise aussi que personne n'est plus respectueux des lois.

"Et, somme toute, puisque le nerf moteur de la vie canadienne-française est l'Eglise, l'Eglise ne saurait en justice laisser contester le pouvoir qu'elle a de réaliser de telles choses."

• • •

Introduction de la cause de Mgr Grandin.

On vient de commencer à Edmonton le procès informatif de la cause de Mgr Justin-Vital Grandin, qui travailla pendant quarante ans dans les difficiles missions de la Rivière-Rouge, où il arrivait en 1854. Il naquit le 8 février 1829, à St-Pierre-la-Cour, petite bourgade de la Mayenne, France. Mgr Grandin fut un grand missionnaire et un religieux modeste; il mourut en odeur de sainteté, sur le siège épiscopal de Saint-Albert, le 3 juin 1902. Prions pour que cet apôtre du Nord-Ouest figure bientôt au nombre des Bienheureux, à la gloire de son pays d'adoption.

Une statue colossale.

La première chose qui frappe le voyageur qui arrive par mer à New York, c'est la statue colossale de la "Liberté". Elle mesure 306 pieds au-dessus de l'eau du port et pèse 225 tonnes. Quarante personnes peuvent se tenir debout dans sa tête ... qui est vide. Cette statue fut inaugurée en 1886 à l'occasion du centième anniversaire de la proclamation de l'indépendance des Etats-Unis; c'est le témoignage de reconnaissance de la France envers les Américains qui acceptèrent *gratueusement* le concours français en hommes et en argent dans leur guerre contre l'Angleterre.

Un humoriste a écrit ceci au sujet de cette fameuse statue, la plus haute du monde : "Faites par un Italien (Bartholdi) et présentée aux Etats-Unis par le peuple français pour servir à éclairer les immigrants irlandais dans la ville américaine de New-York fondée par les Hollandais, et appartenant aux Juifs."

FAVEUR ATTRIBUÉE AU VÉN. J.-M. DE LA MENNAIS.

Madame Osias Cloutier d'Amos dans l'Abitibi, souffrait d'un cancer à l'estomac depuis l'automne de 1928. Malgré les meilleurs soins médicaux, le mal alla toujours en s'aggravant et la malade dut prendre un repos complet. Bientôt tout espoir de guérison s'était évanoui; c'est alors que je fus mis au courant de la situation.

Je fis parvenir à la malade une image-relique du Vénérable J.-M. de La Mennais, notre Fondateur. La famille et la Communauté commencèrent une neuvaine pour obtenir la guérison. On promettait de faire publier cette faveur si elle était obtenue; cependant, la malade s'abandonnait à la volonté du bon Dieu s'il ne jugeait pas à propos de la guérir.

La neuvaine achevée, un mieux très sensible s'était produit, mieux qui alla toujours en s'accroissant, si bien que cette personne put faire sans fatigue aucune sa besogne ordinaire. Ses parents et M. l'abbé R. Lapointe qui la visita plusieurs fois s'accordent à penser qu'il y a eu intervention miraculeuse.

Pleine de confiance en notre Vénérable Père, madame Cloutier s'est adressée à lui pour obtenir d'autres faveurs, et elle déclare qu'elle a été exaucée chaque fois au delà de ses espérances. Aussi sa reconnaissance est-elle bien grande, et elle est heureuse d'accomplir sa promesse en publiant son grand merci à son Protecteur.

F. ALBAN.

MOT DU DIRECTEUR

Avec le présent numéro, "L'Abeille" achève sa cinquième année. C'est dire que la revue a vécu les années les plus critiques de son existence. Le succès est toujours allé en progressant, lentement mais sûrement; on peut donc envisager l'avenir avec confiance.

En portant un regard rétrospectif sur ces cinq années, le Directeur se demande à qui est due, en grande partie, cette réussite. La réponse est facile à trouver : c'est aux très nombreux professeurs qui ont su présenter "L'Abeille" à leurs élèves et l'ont exploitée pour leur plus grand bien. Ces maîtres furent les parrains, intelligents et dévoués, de la petite revue, qui venait de voir le jour; leur bienveillant concours fut très utile, car d'aucuns trouvaient "L'Abeille" trop sérieuse, et lui prédisaient une mort prématurée au berceau. Aussi, c'est un bien cordial merci que le Directeur adresse à tous les amis et zélateurs de notre chère revue.

"L'Abeille" veut souligner son entrée dans sa sixième année en faisant un peu de toilette avec une couverture en couleurs. D'autres changements sont à l'étude, car son programme est d'aller toujours de mieux en mieux.

L'année prochaine, on publiera en séries une belle histoire intitulée "L'Île Mystérieuse", traduite de l'anglais tout spécialement pour nos abonnés. Le héros est un petit catholique américain, bien en vie, plein d'aplomb comme il sied à un Américain *genuine*; les aventures ne lui manquent pas. Ce récit intéressera autant que "Nonni et Manni", de si délicieuse mémoire. Un conseil en passant : on ferait bien de ne commencer à lire ce récit que lorsque paraîtrait la dernière tranche; alors semblerait peut-être moins inhumaine la phrase fatidique : *La suite au prochain numéro.*

Les Editeurs font des sacrifices pour servir une belle revue : l'année dernière, on est passé de 32 pages à 48; on réserve toute la place aux lectures en ne recourant pas aux annonces, etc.; en retour, on sollicite les abonnés de trouver chacun une recrue, ce qui doublerait de suite le nombre des abonnés. Comme par le passé, de belles primes récompenseront le succès des propagateurs de la revue, chacun suivant son succès.

L'idéal serait d'atteindre tous nos écoliers : ce serait la perfection, qui, malheureusement, n'est pas de ce monde. Trois écoles comptent autant d'abonnés que d'élèves; environ quatre-vingt classes sont "excellentes" et même "modèles". Ce n'est pas trop demander que la moitié au moins de nos élèves soient des amis de "L'Abeille".

On serait curieux de savoir quels sont les élèves qui ont été fidèles à s'abonner dès la première année : à l'occasion des *noces de bois* de la revue, on tirerait de jolies récompenses entre ces amis persévérants si les Frères Directeurs voulaient bien nous en adresser une liste complète.

L'EGHO

PONS DE VERDUN
(1757 - 1844)

Ces jours passés, chez madame Arabelle,
Damis vantait un écho merveilleux.
"Bah! lui répond certain marquis joyeux,
Un tel écho n'est qu'une bagatelle.

— Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
Qu'il redit tout, neuf ou dix fois ?

— Tarare !

C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller,
Lorsque l'on veut entendre un écho rare.

— Plus rare ?

— Oh! oui.

— Parbleu, nous l'entendrons;

Car dès demain sans faute nous irons ...

— A demain, soit, j'y compte, point d'excuse."

Le marquis sort, méditant quelque ruse,
Rentre à l'hôtel et demande Sancho,
Son vieux laquais : "Tu passes pour habile;
S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho ?

— Oui-da, Monsieur, car rien n'est plus facile.
Dites-moi *ho!* je vais répéter *ho!*

— Ecoute donc l'ordre que je te donne :
Demain matin nous irons au château.
Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
Va te cacher sans rien dire à personne.
Là, par degrés affaiblissant ta voix,
Comme un écho répète au moins vingt fois
Ce que viendront te crier l'un et l'autre.

— Monsieur sera servi sur les deux toits:
J'entends cela mieux que ma patenôtre."

Le lendemain, placé dans un bosquet,
L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet.
Voici venir toute la coterie.
Chacun disait : "C'est une raillerie
Qu'un tel écho.

— Vous l'entendrez.

— Chansons!

— Quand je serai près de cette clairière,
J'aurai bientôt dissipé vos soupçons.

— Nous y voici.

— Madame, commençons ;

Interrogez mon écho la première,
Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,
Et les enfler d'une bonne manière.

— A vous, marquis ; pour cette épreuve-là
Les grosses voix sont toujours les meilleures."

Lors le marquis de crier : "Es-tu là?"
L'écho répond : "J'y suis depuis deux heures."

LEÇON MÉRITÉE

Un gros chien de Saint-Bernard, de mœurs paisibles, reçut un jour sur le museau un coup de canne qu'un visiteur lui décocha à travers la grille, en quittant le parc d'un château.

L'agresseur se trouvait protégé contre toute représaille ; et l'animal, comprenant qu'il ne pouvait sur le moment se venger, ne manifesta aucune révolte. Il se contenta d'accentuer, de ses grosses lèvres, un rictus significatif.

Deux ans après, l'homme à la canne revint au château, ayant complètement oublié sa petite taquinerie à l'égard de la bête. Mais le chien, lui, avait gardé un souvenir cuisant de l'incident.

Il considéra d'abord le visiteur avec attention, le flaira avec insistance, puis, tout à coup, sans nulle colère apparente, l'énorme Watch se dressa sur ses pattes de derrière, crispa les ongles de sa grosse patte droite, et déchira du haut en bas son léger paletot d'été ; si bien, que le vêtement n'était plus retenu que par le col.

Rien de plus curieux que l'attitude à la fois résolue et paisible du chien après sa vengeance. Loin d'avoir l'idée de fuir pour échapper à une correction vraisemblable, il semblait dire : "Désormais, nous voilà quittes ! Reconnais que la leçon a été bien méritée ! Tu m'as frappé lâchement à travers la grille ; eh bien ! si tu n'as pas de cœur, apprends que, moi, j'ai des griffes." Et le brave Watch s'en alla se coucher dans sa niche, avec une quiétude parfaite, sans l'ombre d'un remords.

— Sais-tu pourquoi sur le boulevard la compagnie des omnibus a fait supprimer ses abreuvoirs l'été ?

— De peur que ses chevaux ne boivent trop et soient malades !

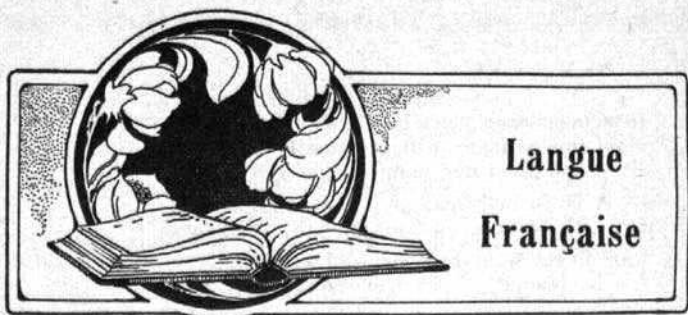
— Non, c'est de peur que ses hommes n'y bussent !

• • •

Quelqu'un emprunte de son voisin un habit de cérémonie.

— Vous me le rendrez, n'est-ce pas, dit le prêteur.

— Mais oui, certainement, et avec usure.



L'Ange et l'Enfant

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

“ Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble :
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse ;
L'âme y souffre de ses plaisirs :
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes,
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes.
Viendraient troubler ce front si pur
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure,
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
 Que rien n'y révèle un tombeau;
 Quand on est pur comme à ton âge,
 Le dernier jour est le plus beau."

Et, secouant ses blanches ailes,
 L'ange, à ces mots, a pris l'essor
 Vers les demeures éternelles.
 Pauvre mère, ton fils est mort!

J. REBOUL.

Explications

L'Ange et l'Enfant reste la plus connue et la plus justement populaire des œuvres poétiques de Jean Reboul. Le poète vivait dans la première moitié du XIX^e siècle (1796-1864); c'était un simple boulanger de Nîmes.

Il nous transporte ici auprès d'un berceau. Là repose un petit être frère, tout resplendissant d'innocence. La pureté native rayonne en beauté sur son visage. La preuve, c'est qu'un bel ange *radieux*, penché sur le jeune enfant, semble reconnaître en lui un frère de la terre, chez qui il contemple, extasié, sa propre image céleste. C'est sur ce joli tableau que s'ouvre la pièce. (Strophe 1).

La contemplation de l'ange s'accompagne d'un discours qui occupe la plus grande partie du morceau, jusqu'à la dernière strophe exclusivement.

L'ange, s'adressant à son frère humain :

Charmant enfant qui me ressemble !

l'invite à venir partager là-haut son bonheur. Pour rendre plus persuasive son invitation, il multiplie les invitations pressantes : "Oh ! viens, ... viens ... ! Eh quoi ! ... Non, non ..." Il prévoit les objections possibles : "Mais je n'ai pas encore goûté aux joies de la terre ! ... Mais mon départ va faire couler bien des pleurs ! ..." Objections que le céleste ami réfute avec chaleur. Les joies de la terre ? Elles sont toujours mêlées de larmes. La douleur des parents ? Mais, justement, il ne convient pas qu'ils s'affligent :

*Quand on est pur comme à ton âge,
 Le dernier jour est le plus beau.*

La dernière strophe, toute remplie d'un frémissement d'ailes, nous prévient dès les trois premiers vers, en termes voilés, que le discours de l'ange a eu son effet. Le dernier vers, comme un voile qui se déchire, nous révèle brusquement, sous une lumière crue, la douloureuse réalité terrestre :

Pauvre mère, ton fils est mort !

La pièce se clôt sur cette brève évocation, si triste ! Triste comme la dépouille mortelle après l'envol de l'âme. Triste comme le séjour terrestre opposé au paradis bienheureux.



Rires et Sourires

- Il paraît que "L'Abeille" ne sera plus *illustrée*.
— Pas possible ? J'te crois difficilement.
— C'est la pure vérité, pourtant.
— Explique-moi cela.
— Voici : Qu'est-ce qu'un illettré ?
— C'est un homme qui ne sait ni lire ni écrire, un homme qui n'a pas de lettres.
— Parfait ! Jusqu'ici, "L'Abeille" n'avait pas de *lustre*, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas vécu *cinq ans* : elle était donc *illustrée*, comme ton ignorant était *illettré*. Comprends-tu maintenant ?
— Bien sûr que je comprends. Je crois que tu ferais un bon avocat, car tu es capable de prouver que le noir est blanc.

* * *

- Quel est le peuple dont la langue est toujours propre ?
— ? ? ? ?
— C'est le Russe : quand il parle sa langue *s'lave*.

* * *

Par un grand vent sur la plage.

- N'avez-vous pas peur de voir le vent emporter votre chalet ?
— Impossible : il est trop chargé d'hypothèques.

* * *

Mademoiselle Lili.

- Lili qui a un petit frère l'entend raconter un rêve qu'il a fait.
— J'étais chez un pâtissier, dit celui-ci et je mangeais sans m'arrêter, gâteaux, tartes, babas, meringues à la crème, etc.
— Et moi, demande Lili avec anxiété, est-ce que j'en mangeais aussi ?
— Non, tu n'y étais pas.
— Vrai ? Et elle se met à pleurer.
Lili termine sa prière du soir devant la statue de la sainte Vierge en cuivre doré.
— Regarde, lui dit sa maman, le petit Jésus est très sage ; jamais il ne désobéit à sa bonne mère.
— Oh ! bien, moi, si j'étais en or, je serais sage aussi.

Au musée du Louvre :

- Lili est arrêtée avec sa mère devant une statue privée d'un bras.
— Dis donc, maman, pourquoi qu'on lui a coupé le bras à cette dame ?
— Parce qu'elle se fourrait toujours les doigts dans le nez... comme Lili.

Le père de Lili veut faire connaître les progrès de sa fille et il interroge :

— Qu'est-ce qui nous donne les pommes ?

— Le pommier...

— Et les poires ?

— Le poirier...

— Et les dattes ?

— Les dattes !...^s Eh bien, mais c'est le calendrier, répond Lili sans s'émouvoir.

• • •

L'Oncle. — Eh bien, Maurice, voyons, as-tu au moins une bonne place à l'école ?

Maurice. — Oh ! oui, mon oncle, imaginez que je suis le plus près de la porte.

• • •

Le professeur. — Mais, mon enfant, comment se fait-il que vous ne fassiez aucun progrès dans la lecture ? A votre âge, je lisais couramment à première vue.

L'enfant, naïvement. — C'est sans doute que vous aviez un meilleur professeur que moi.

• • •

Voici une inscription qui s'étale sur la porte d'un cimetière :

Par décision du Conseil Municipal, on n'enterre ici que les morts qui vivent dans la paroisse.

Authentique !

• • •

J'envoie Phrasie, ma bonne à tout faire, me chercher une once de sulfate de quinine et de la salsepareille.

Savez-vous ce que la malheureuse demande au pharmacien ahuri ? Une once de *surface d'équilibre* et deux sous de *saleté pareille*.

• • •

Un Normand et un Provençal discutaient chaudement, en proclamant la supériorité, l'un du *beurre*, l'autre de l'*huile*. Pour comble d'arguments, le Provençal dit au Normand :

— Essayez donc de sacrer un roi avec du beurre !...

C'est le beurre qui fut *coulé*...

• • •

— Qu'est-ce que tu dirais à quelqu'un qui serait assis sur ton chapeau ?

— Je le traiterais de malappris, d'âne bête, d'idiot, de...

— Mon ami, je ne t'en demande pas davantage. Tu es assis sur le mien.

• • •

— Tu es malade parce que tu as été gourmand. Oh ! que c'est vilain !

— Oh, petite mère, c'est vilain, mais c'est bon.

